

# Le baccalauréat algérien

(2<sup>e</sup> partie et fin)

**«Il faut arracher l'examen aux misères, aux écueils et aux men-songes de la préparation mnémot-nique et mécanique.»**

**Jules Ferry (1880)**

Les examens scolaires (5<sup>e</sup>AP, BEM et bac) accomplissent-ils vraiment ce rôle de certification dont on les qualifie ? De quelle certification s'agit-il ? Formelle ou pertinente ? Répondre à ces questions c'est aborder, dans le fond, la problématique de l'antagonisme conceptuel entre l'évaluation formative des compétences et le contrôle/restitution des connaissances.

Un bref rappel des définitions est utile avant d'aborder les conséquences générées par l'organisation de ces examens. L'évaluation en tant qu'activité pédagogique est indissociable de l'acte d'enseigner, tout en étant partie prenante de l'acte d'apprendre chez l'élève. Formative, l'évaluation

n'est pas en seconde, mais bien dès la 6<sup>e</sup> que les regards sont rivés sur le bac. Quand ce n'est pas sur la mention.»

## Dérives psychopédagogiques

L'une des dérives du bac algérien réside dans le faible niveau d'exigence de ses épreuves. Qualitativement elles sont en dessous de la moyenne du niveau taxonomique classique. Elles sont élaborées de façon à ne solliciter que les niveaux inférieurs de l'activité intellectuelle de l'élève : la compréhension et l'application de connaissances apprises en classe. Les fonctions intellectuelles supérieures, telles que l'analyse, la synthèse, l'esprit critique, la production originale sont ignorées.

Les résultats à l'examen étant l'unique objectif fixé par notre tradition scolaire, c'est en toute logique que ces fonctions supérieures sont peu suscitées – donc peu développées — par des pratiques pédagogiques, totalement vouées à la préparation

conditionnée par les résultats obtenus à l'examen, les enseignants développent deux réflexes préjudiciables à la formation intellectuelles des élèves.

En premier lieu, le bachotage. Cette pratique anti-éducative occulte des pans entiers de la formation intellectuelle de l'enfant/adolescent. Le bachotage est une préparation intensive aux épreuves d'examen. Du dopage à l'état pur ! Une pratique qui transforme l'enseignant en machine à débiter des leçons (et des exercices) et qui infantilise l'élève, le rend assisté. L'enseignant use, en abondance, de l'enseignement magistral (les critiques le qualifient de «pédagogie de la salive») en demandant à ses élèves de mémoriser les leçons et à défaut, en leur distribuant des photocopies. Le bachotage et son pendant, le «parcœurisme», favorisent le laxisme professionnel. En guise de leçon, des enseignants utiliseront la même fiche pédagogique pendant plusieurs années, alors qu'elle est censée être élaborée au quotidien et varier d'une année à l'autre. Cette entorse à la conscience professionnelle a un impact négatif sur le rendement pédagogique dans son ensemble.

Dans la suite de son alignement sur la nature des épreuves et obsédé par le taux de réussite au bac, l'enseignant aura à cœur de ne s'intéresser qu'aux élèves potentiellement habilités à réussir. L'effet pygmalion viendra aggraver cette obsession. Les nobles principes d'impartialité et d'équité en prennent un coup.

Sur le plan psychologique, le contexte d'avant l'examen est édifiant. Les candidats vivent sous tension, stressés. L'environnement distille au quotidien, et allant crescendo, une panoplie d'images angoissantes. Tout le monde s'y met. Une certaine presse utilise des formules assassines («el imtiha-ne el massiri», l'examen décisif ; «el youm el hassim», le jour J), reprises par la famille, les amis. Chez les candidats les moins outillés psychologiquement, ce climat anxiogène a un impact traumatisant. Des situations conflictuelles se créent, aggravées par l'organisation policière du centre d'examen laquelle est perçue par les candidats comme étant un signe de méfiance de l'institution à leur égard. En réaction, des candidats développent un sentiment de défiance (complaisance, triche, actes de violence). Et parfois il y a le pire. En Algérie, ces dernières années, des cas de tentatives de suicide ont été signalées (Oran, Blida en 2011, 2012). Il y a eu ce drame d'une candidate qui décède à la lecture de

**Par Ahmed Tessa, pédagogue  
ahmtessa@yahoo.fr**



la dévalorisation de soi, le manque de confiance. Des ingrédients annonciateurs de l'échec scolaire. De la violence.

## Autres dérives

Si pendant les années 1970-1980, les enseignants et les administratifs se faisaient un point d'honneur de retenir leurs élèves jusqu'à la veille de l'examen du baccalauréat et les autres classes à la fin du mois de juin, la donne a changé. Les mœurs scolaires ont été bouleversées, dans le mauvais sens, aux abords des années 1990. Pour des raisons qui n'ont rien de pédagogique, l'année scolaire se retrouve mutilée à cause, entre autres, de l'organisation des examens. Les élèves se retrouvent privés de tout apprentissage pendant la totalité du mois de juin, voire dès la mi-mai. Plus grave : sous l'instigation de cette minorité d'enseignants/commerçants, de plus en plus d'élèves de terminale désertent dès la mi-avril. Inimaginable ! De plus, il faut organiser la préparation des centres, la passation des examens, la correction, les délibérations. Au finish, l'année scolaire algérienne détient la palme mondiale de la moins courte au monde. Elle ne comporte que 24 à 25 semaines de cours contre 38 à 40 pour les normes internationales. Pour atteindre le volume horaire annuel exigé par les programmes, le ministère est contraint de surcharger la journée de l'élève. Avec les conséquences que l'on sait. Autre record que l'école algérienne traîne depuis des décennies : sur l'ensemble de sa scolarité de 13 ans, l'élève souffre d'un déficit en acquisitions de savoirs équivalent à deux années scolaires. Qu'il soit bachelier ou pas. En France, la patrie du bac, selon un syndicat de proviseurs, 10% de l'année sco-

**L'une des dérives du bac algérien réside dans le faible niveau d'exigence de ses épreuves. Qualitativement elles sont en dessous de la moyenne du niveau taxonomique classique. Elles sont élaborées de façon à ne solliciter que les niveaux inférieurs de l'activité intellectuelle de l'élève : la compréhension et l'application de connaissances apprises en classe. Les fonctions intellectuelles supérieures, telles que l'analyse, la synthèse, l'esprit critique, la production originale sont ignorées.**

est aussi formatrice. Elle participe aussi bien à l'amélioration du processus enseignement/apprentissage qu'à l'épanouissement de la personnalité de l'élève, en lui faisant prendre conscience de ses forces, de ses lacunes et en le motivant à adhérer à la remédiation/remise à niveau. Elle renforce son caractère, développe sa volonté, l'initie à l'autoévaluation et à l'autonomie, soubassement de l'autoéducation.

L'évaluation est action dans son mode opératoire : conscientiser l'élève (évaluation diagnostic) – remédier aux lacunes et le remettre à niveau –, le motiver, l'encourager à aller de l'avant. Elle est partie intégrante de la pédagogie de la motivation.

Quant au contrôle des connaissances, il a fait ses preuves par le passé pour sélectionner de façon arbitraire. A l'opposé de l'évaluation motivante, le contrôle se caractérise par le verdict — sans appel — qu'il prononce. Il favorise l'hypermémorisation chez l'élève et le bachotage (ou «bourrage de crâne») chez l'enseignant : deux attitudes néfastes. Chez une certaine catégorie d'élèves, il est source de frustration, d'inhibition. Il les démotive plus qu'il n'incite à l'effort. Pour d'autres, dans le contrôle, l'élève se sent jugé, toujours coupable par anticipation (l'effet pygmalion).

Dans son ouvrage *Bac inutile* (éditions De l'œuvre, 2012), le sociologue Michel Fize s'interroge : «(...) Peut-on seulement envisager une évaluation valorisante quand, dans le même temps, la fin de la scolarité secondaire est couronnée par des épreuves très académiques ? L'existence même du baccalauréat fait qu'on n'a pas d'autre solution que de laisser primer la logique de compétition.»

En tant que symbole immuable du contrôle, et non de l'évaluation formative, l'examen du bac pèse énormément sur la vie scolaire de nos élèves. Comme l'affirme le sociologue François Dubet : «(...) Un peu comme un verrou dans les esprits (...) Presque tout ce que l'on fait durant les trois années de lycée, tant côté élèves qu'enseignants, est tourné vers l'horizon de l'obtention de l'examen. C'en est étouffant.»

D'autant que, pour certaines familles, ce

de l'élève à l'échéance de l'examen de juin. Au motif que le modèle à suivre est les épreuves du baccalauréat, les enseignants alignent leurs enseignements sur le niveau (faible) taxonomique de ces épreuves. Idem au primaire et au collège pour la sixième et le brevet. Cette façon d'agir participe à l'appauvrissement intellectuel de nos enfants, malgré le fait que toutes les disciplines scolaires visent aussi au développement de ces aptitudes intellectuelles supérieures sans lesquelles l'intelligence ne saurait s'exprimer et encore moins s'éveiller. Des enfants formés dans ce moule (évaluations de niveau taxonomique faible) deviendront des adultes handicapés sur les plans intellectuel et culturel. En font foi les témoignages des professeurs d'université sur les profils des bacheliers qu'ils reçoivent. Même son de cloche auprès des institutions, privées ou publiques, qui recrutent les jeunes universitaires.

Cet alignement sur le modèle des épreuves des examens pousse l'enseignant à utiliser les mêmes procédures de contrôle tout au long de l'année scolaire. Les compositions, les devoirs surveillés ou les simples interrogations, écrites ou orales, n'échappent pas à ce rituel. Ainsi, nos élèves sont exposés, leur scolarité durant, à des épreuves d'évaluation et à des situations d'apprentissage qui ne sollicitent nullement leur intelligence.

Cette conception des épreuves les amène à faire appel seulement à leur mémoire et, la plupart du temps, pour des réponses courtes portant sur des connaissances factuelles. Les spécialistes attribuent ces procédures de contrôle à la nature même du contexte d'enseignement et d'apprentissage. Un contexte archi-connu depuis des lustres où le maître domine. Il sait tout. L'élève est passif, écoute, enregistre et ne participe que rarement à l'animation de la leçon. Est aussi souligné le déficit des enseignants en formation basée sur les techniques d'évaluation : ou comment poser la bonne question ou élaborer des épreuves d'un niveau taxonomique élevé. Soucieux de leur image auprès des élèves et des collègues, laquelle image est

**La triche, hantise des officiels, a fini par devenir une obsession chez les candidats. Le comble est atteint quand des parents et des commerçants véreux les y encouragent dans cette voie. Et malheureusement, il nous faut le dire, par des enseignants irresponsables. Et si le faible niveau d'exigence des épreuves servait de terreau à ce comportement condamnable ?**

sa copie d'examen, lors du brevet 2013, à Akbou (wilaya de Béjaïa), des cas d'évanouissement sont monnaie courante au bac, au brevet et à la sixième. Dans d'autres pays où la compétition scolaire est érigée en dogme, les suicides jalonnent l'examen du bac (pendant et après la proclamation) : Égypte, Japon, Chine.

La palme revient à la Corée du Sud avec près de 800 suicides par an chez les écoliers, collégiens, lycéens et étudiants. Il est connu que la compétition scolaire génère une concurrence entre les élèves avec l'apparition accentuée des défauts de la nature humaine que l'école a pourtant pour mission de juguler : la vanité, l'orgueil, la jalousie. Et malheureusement aussi, une certaine catégorie d'élèves souffre la frustration,

laire est escamoté. En hommes de terrain, ces syndicalistes pointent du doigt l'absentéisme généré par le bac français : «Avec l'inflation du nombre d'épreuves, qui a doublé depuis les années 1970, certains professeurs n'ont plus eu de classe entière depuis les vacances de printemps.»

C'est qu'il n'y a pas que les apprentissages qui sont bousculés. Au coup de starter du bac, une véritable machine s'emballa avec une mobilisation tous azimuts au niveau de la wilaya et des chefs-lieux de daïra : les personnels du secteur, épaulés par les services de sécurité, les pompiers, la santé, l'armée ; parfois même des imams sont appelés en renfort (eh oui !). On assiste à un véritable plan Orsec.